

Occurrences conjointes de la « rose » et du « lis » chez Ronsard 1

– rite païen, célébration, deuil et auteurs latins –

Yoshito EMMI

Introduction¹

La fleur de lis jaune ou d'or symbolise souvent la famille royale de France, principalement celle des Valois. La fleur de lis blanche est, quant à elle, l'emblème de la chasteté, de l'innocence et de la pureté. C'est la fleur de lis blanche que Ronsard a évoquée pour décrire, par analogie de couleur, la blancheur noble et adorable de la peau des femmes, qu'il admire tant.

La rose, pour sa part, a dans la plupart des cas des significations symboliques et religieuses² : elle est la fleur sacrée de Vénus ; la rose rouge signifie la plaie du Christ et l'amour céleste ; la rose blanche désigne la perfection et la pureté. La rose, mentionnée plus fréquemment que le lis à cause de ses diverses significations, joue un grand rôle dans les œuvres de Ronsard.

L'index de Ronsard, établi et publié en 1972 par A.E. Creore, recense cent trente-six occurrences du mot « lis » et deux cent soixante-cinq occurrences du mot « rose »³. Il arrive souvent que ces deux fleurs apparaissent tout près l'une de l'autre, c'est-à-dire dans une occurrence conjointe : cela se produit quatre-vingt-neuf fois. Dans soixante-cinq pour cent des cas, le « lis » est évoqué avec la rose ; dans trente-quatre pour cent des cas, la « rose » est accompagnée du lis. Le pourcentage des

1 Cet article bénéficie de la subvention Kagaku-Kenkyuhi accordée par le ministère de l'Éducation, de la Culture, des Sports, de la Recherche et de la Technologie : 20520290, « Littérature latine en tant que source d'inspiration de Ronsard et vérification des renvois ».

2 La rose, fleur consacrée à Vénus, symbolise l'amour.

3 CREORE, A.E., *A word-Index to the poetic works of Ronsard*, 2 vol., W. S. Maney and son LTD., Leeds England, 1972. Nous consulterons principalement l'édition Laumonier et l'édition de la Pléiade et noterons, pour l'édition Laumonier, tome, page, titre de poème si c'est possible, vers et année de variante, et pour l'édition de la Pléiade, tome, page et vers.

occurrences conjointes du « lis » avec la « rose » est si élevé qu'il représente plus de la moitié des occurrences du « lis ». Le taux d'occurrence conjointe de la « rose » avec le « lis », quoique moins élevé, est néanmoins remarquable : une fois sur trois, la « rose » apparaît avec le « lis » dans les œuvres de Ronsard.

Les pièces composées au début de la carrière du poète fournissent déjà quelques exemples d'occurrence conjointe des deux fleurs, qui se retrouveront même dans ses derniers textes⁴. Le nombre des exemples recueillis et la variété de leurs significations sont si grands qu'il est raisonnable de les étudier, au lieu de traiter de l'ensemble d'un seul coup, en partant de quelques caractéristiques évidentes.

Premièrement, les deux fleurs apparaissent dans quelques descriptions de rites où le poète fait un souhait, et ce contexte a attiré l'attention de certains chercheurs par son caractère païen. Mais l'offrande de fleurs au fleuve, au tombeau ou à l'autel n'évoque pas nécessairement le paganisme. Deuxièmement, la rose et le lis sont des fleurs presque indispensables à la célébration et au deuil, et il y a quelques traits propres à leur mode d'apparition : tantôt elles tombent du ciel, tantôt elles sont répandues par une ou des déesses, tantôt encore elles foisonnent spontanément. En outre, les destinations de l'offrande de fleurs sont variées.

Le but principal de cet article est donc d'étudier les occurrences conjointes de la rose et du lis, en analysant des exemples choisis, sous les trois aspects suivants : rapport avec le rite païen, célébration et deuil⁵.

1. L'offrande de fleurs est-elle un acte païen ?

La pièce *À la fontaine Bèlerie*⁶ est, suivant la note de Laumonier, « une véritable « folastrie » ou encore un « blason » par le sujet, le ton, les procédés de composition et même le rythme ». Elle est consacrée, comme le montre le titre, à une fontaine. Dans la première moitié de la pièce, Ronsard est toutefois plus occupé à chanter sa

4 Voir les pièces recueillies sous le titre des *Premières poésies* dans le tome 1 de l'édition Laumonier, entre autres *Avantentree du roi treschrestien à Paris*, t.1, p.20, v.70, édition de 1549. Le poète a laissé subsister l'occurrence conjointe même dans ses dernières éditions de 1578-87. Cela signifie qu'il n'a pas pensé à la modification ni à la suppression de la co-apparition des deux fleurs.

5 Les autres thèmes, tels que la nature (champ, pré et roche fleuris en tant que métaphore de la paix, du printemps et de l'honneur), la couleur (teint), la synecdoque (dents, lèvres, etc.), la couronne (bouquet), l'assimilation à l'être humain, seront étudiés dans d'autres articles.

6 T.5, p.239, v.135-140, édition de 1553, *À la fontaine Bèlerie* : « Et te supli / [...] / Et de recevoir ces roses / Que je verse à mains decloses / Avec du miel & du lait, / Desus ton sein ondelet, / Et ces beaux vers que j'engrave / Au bord que ta source lave ».

Cassandra que la fontaine. Il s'adresse certes d'abord à cette dernière, mais c'est pour décrire minutieusement son amie, et c'est après la description de sa maîtresse qu'il se livre à la contemplation de la fontaine, principalement dans la deuxième moitié de la pièce : le poète y fait à la fontaine un souhait en échange duquel il lui offre la « rose » et le « lis »⁷. Il y verse, en demandant d'être exaucé, des fleurs accompagnées à la fois de miel et de lait. C'est un rite assez éloigné de la manière chrétienne, et les deux œuvres complètes consultées y ont trouvé des éléments païens : l'édition Laumonier fait remarquer que l'offrande est faite « selon le rite païen » et renvoie à d'autres passages similaires⁸, et l'édition de la Pléiade relie ce passage⁹ à Virgile¹⁰. En résumé, le déroulement de ces cinq vers présente une similarité avec quatre pièces indiquées par l'édition Laumonier et une pièce que la note de l'édition de la Pléiade¹¹ y a ajoutée.

Dans *De l'élection de son sépulcre*, une des pièces mentionnées, Ronsard décrit les pasteurs qui versent du sang d'un agnelet sur la tombe du poète pour honorer sa renommée et sa gloire et souhaiter un repos paisible à son âme¹². Ensuite, dans *À la source du Loir*, il demande au Loir de recevoir les roses qu'il répand et souhaite que sa prière soit acceptée¹³. Dans l'*Elegie sur le trépas d'A. Chateignier*, élégie funèbre consacrée au trépas d'Antoine Chateignier, qui fut tué au siège de Théroouanne le 23 juin 1553, Ronsard souhaite la paix à son âme qui monte au ciel sur le champ de bataille, loin de sa maison, sans dernière séparation avec ses parents les plus proches. Ses frères et sœurs ne sont donc pas là pour répandre des

7 Dans la première édition de ce passage, parue en 1553, « je » ne verse que des roses et ce n'est qu'à partir de l'édition de 1560 que les roses et les lis apparaissent ensemble. T.5, p.239, v.135-140, édition de 1560, *À la fontaine Bèlerie* : « Et recevoir en ton los / Ces liz & ces belles roses / Avec du miel & du lait, / Desus ton sein ondelet, / Et ces beaux vers que j'engrave / Au bord que ton onde lave ».

8 T.5, p.239, note 2 : « Selon le rite païen, qui revient souvent dans l'œuvre de Ronsard ; v. par ex. au tome II, pp.101 et 131; ci-après l'*Elegie sur le trépas d'A. Chateignier*, vers 176, et l'*Épitafe de J. Martin*, vers 99 ».

9 T.5, p.239, v.135-140, édition de 1560, *À la fontaine Bèlerie*.

10 Édition de la Pléiade, I, p.878, note 1 : « Voir Virgile, *Bucoliques*, I, v.7-8, et V, v.67; *Énéide*, V, v.78 [...] »

11 Édition de la Pléiade, I, p.896, Ode XIII, nouveau titre accordé à la pièce *À la fontaine Bèlerie*, note 1 : « voir v.103-105, p.877 ». C'est un renvoi à la pièce *À elle-mesme*, qui sera traitée plus loin.

12 T.2, p.101, *Quatriesme livre des Odes*, Ode V, *De l'élection de son sépulcre*, v.82-85 : « Versant de mainte coupe / Le sang d'un agnelet / Avec du laict / Dessus moi, [...] ». Ibid. note 2 : « Souvenir de Virgile, *Buc.* v. 67, et d'Horace, *Carm.*, IV, XI, 6-8 ».

13 T.2, p.131, *Quatriesme livre des Odes*, Ode XV, *À la source du Loir*, v.41-44 : « Va donc, & reçois ces roses / Que je repaen au firon / De toi source qui aroses / Mon país à l'environ, / Lequel par moi te suplie / En ta faveur le tenir ».

fleurs sur sa couche mortelle¹⁴. C'est du lait et du vin nouveau que le poète verse sur le tombeau du défunt en essayant de rappeler son âme¹⁵, et il n'y a ni roses ni lis.

La quatrième pièce est l'*Építáphe de Jan Martin*, inspirée par un recueil de Pontano¹⁶. Elle consiste en une série de conversations entre un passant et le « Genie » du mort (Jan Martin). Ronsard fait répandre au « chemineur » « ces belles roses, ces lis, & ces fleurs decloses, ce lait, & ce vin nouveau » sur le tombeau de J. Martin¹⁷, à la mode des païens selon la note de Laumonier, qui fait un commentaire presque identique à celui donné à propos de la pièce *À la fontaine Bèlerie*.

Enfin, dans l'ode pastorale *Aux cendres de Marguerite de Valois Royne de Navarre*¹⁸, le poète énumère ce que les pasteurs doivent faire pour consoler l'âme de la reine et les invite à semer « apres mille roses, Mille fleurettes decloses », à verser « du miel & du laict » et à répandre « le sang d'un blanc aignelet ».

D'autre part, que montrent les passages latins indiqués principalement par l'édition de la Pléiade comme sources de la description païenne ? Le passage d'Horace mentionné par Laumonier décrit un autel qui sera arrosé d'un sang d'agneau¹⁹, et les deux vers de Virgile indiqués par l'édition de la Pléiade évoquent aussi un autel ensanglanté du sang d'un agneau²⁰. Un autre passage de Virgile ne

14 T.5, p.249, *Élégie sur le trépas d'Antoine Chateignier, poète élégiaque, fils de monsieur de la Roche de posé, maistre d'hostrel du roi, qui mourut à l'assaut de terouane, l'an mil cinq cent cinquante trois, au mois de juin*, v.110-114 : « [bien] que desus sa couche / Ses sœurs aus crins épars, & ses freres pleurans / N'aient versé des oueillets bienfleurans, / N'aient versé des lis aveq des rose franches, / Et du cyprès les mortuères branches ». T. 5, p.243, note 2 : « Sur ce personnage, voir le tome II, p.62, note. »

15 T.5, p.251, *Élégie sur le trépas d'A. Chateignier*, v.175-176 : « Desus quatre gazons, sur ton vuide tonbeau / J'épen du lait, j'épen du vin nouveau ».

16 Voir t.5, p.252, note 3 : « L'idée de cette conversation entre un passant et le « génie » du mort vient du poète napolitain Pontano, [...] ».

17 T.5, p.257, *Építáphe de Jan Martin, entreparleurs, le Chemineur, & le Genie*, v.93-100 et note 2 : « À la mode des païens. » Le « Genie » répète les paroles du chemineur : « Je ne veus de telles choses, / Serre tes lis, & tes roses, / Et n'espén sur mon tonbeau / Ton lait, ni ton vin nouveau. » Édition de la Pléiade, II, p.982, sans note.

18 Elle portera un nouveau titre plus simple dans les éditions postérieures, *À elle-mesme*, ode pastorale VI. Édition de la Pléiade, I, p.877 ; édition Laumonier, t.3, p.85, v.103-108 : « Seméz apres mille roses, / Mille fleurettes decloses, / Verséz du miel & du laict : / Et pour annuel office / Repandéz en sacrifice / Le sang d'un blanc aignelet ». Il est évident que cette strophe provient du passage de Virgile qu'indique l'édition de la Pléiade ; l'édition Laumonier ne donne pas de note sur ce point.

19 Horace, *Carmina*, IV, XI, v.6-8 : *ara castis vincta verbenis avet immolato spargier (=spargi) agno* (l'autel, entouré d'un feuillage pur consacré, veut être arrosé du sacrifice d'un agneau).

20 Virgile, *Bucoliques*, I, v.7-8 : *illius aram asepe tener nostris ab ouilibus imbuet agnus* (Son autel, une tendre victime, un agneau de nos bergeries, souvent l'ensanglantera).

fait mention que de lait²¹. En fin de compte, parmi les passages proposés comme « sources », il n'y a que celui de l'*Énéide* pour décrire un rite accompagné de fleurs, dont les noms ne sont cependant pas donnés²². Virgile mentionne l'action de *purpureos flores jacere* dans le passage, mais ni la rose ni le lis n'y apparaissent, et l'action de jeter ou de verser des fleurs est faite en même temps que celle de répandre du vin, du lait et du sang. L'occurrence conjointe de la rose et du lis n'est pas un élément indispensable dans les passages cités plus haut, et elle n'est sans doute pas la cause de l'ambiance païenne : ce sont plutôt les mots-clefs tels que « lait », « miel », « vin » et « sang ».

Le sonnet XIII de la *Continuation des Amours* de 1555 offre un autre exemple d'occurrence conjointe.

Qu'on m'ombrage le chef de vigne, & de l'hierre,
 Les bras, & tout le col, qu'on enfleure la terre
 De roses, & de lis, [...] ²³

Le « Je » va ainsi boire le soir avec des amis en se rappelant son amie et imite l'apparence de Bacchus, en se mettant des feuilles de vigne sur la tête et du lierre autour des bras et du cou. L'imitation est accomplie avec des fleurs répandues sur la terre. Les fleurs semées n'ont rien de païen, mais l'acte de se déguiser en Bacchus et le déroulement de la pièce font apercevoir des traces de rite païen même si des mots-clefs tels que « lait », « vin », « sang » n'apparaissent pas. C'est pour cette raison que le dixième vers sera modifié dans l'édition de 1557 comme suit ;

Qu'on répende du vin, qu'on enfleure la terre²⁴

Le mot « vin », qui crée aussi une ambiance païenne, disparaît bientôt et les éditions de 1560-72 respectent le texte original²⁵. Les éditions de 1578-87, toutefois, appar-

21 Virgile, *Bucoliques*, V, v.67 : *Pocula bina novo spumantia lacte quotannis* (Je t'offrirai chaque année deux coupes écumantes de lait frais).

22 Virgile, *Énéide*, V, v.78 : *Hic duo rite mero libans carchesia Baccho fundit humi, duo lacte novo, duo sanguine sacro, purpureosque jacit flores* (Là, procédant aux libations rituelles, il répand sur la terre deux coupes de vin pur, deux de lait frais, deux de sang consacré, il jette des fleurs pourprées).

23 T.7, p.130-131, v.9-11, *Continuation des Amours*, sonnet XIII.

24 T.7, p.130-131, v.10, édition de 1557.

25 T.7, p.130-131, v.10, éditions de 1560-72 : « Les coudes et le col, qu'on enfleure la terre ».

tent une modification importante et effacent complètement l'ambiance païenne.

Apporte ces bouquets que tu m'avois cueillis,
Ces roses, ces œillets, ce josmin et ces lis :
Attache une couronne à l'entour de ma teste.²⁶

Les fleurs qui couvraient la terre dans les éditions de 1555-57 étaient les fleurs semées dans les bacchanales et devaient être naturellement associées au rite païen, mais celles des éditions postérieures, principalement celles des éditions de 1578-87, sont rapportées à Vénus qui fait de la couronne l'emblème des amoureux. La rose et le lis ne sont que des fleurs composant un bouquet et leur combinaison rappelle plutôt un vers d'Horace, *quale rosae fulgent inter sua lilia mixtae*²⁷.

Le paganisme que les deux œuvres complètes voient dans ces passages de Ronsard provient de quelques mots-clefs ou de quelques actions, par exemple, « verser du lait », « verser du vin nouveau » et « répandre le sang d'agneau ». L'action de jeter ou de répandre des fleurs n'évoque pas nécessairement l'image du rite païen. L'offrande de fleurs est plutôt l'expression d'une attitude d'estime ou de respect, même si le destinataire n'en est pas toujours évident. L'offrande de fleurs est très fréquente chez Ronsard et, une fois séparée des éléments païens, elle ne crée pas du tout d'ambiance païenne même si le poète puisait souvent ses descriptions chez les poètes latins.

2. Chute de fleurs et célébration

2-1

Le jour de l'entrée royale d'Henri II est un jour mémorable pour la ville de Paris de même que pour le poète, qui pense que l'entrée du roi doit être célébrée par des fleurs tombant comme pluie.

26 T.7, p.130-131, v.9-11, dans les éditions de 1578-87. Édition Laumonier, *Continuation des Amours*, sonnet XIII, note 2 : « C.-à-d. qu'on jonche la terre de fleurs ». Édition de la Pléiade, I, p.183, note 6 : « Voir *Le Second Livre des Odes*, XVII, v.18, p.706 ». Il s'agit de l'*Odelette à luy mesmes* recueillie dans l'édition Laumonier ; voir le tome VI, p.104, v.13-18 : « Je ne veux selon la coutume, / Que d'encens ma tombe on parfume, / Ny qu'on y verse des odeurs : / Mais tandis que je suis en vie, / J'ay de me parfumer envie, / Et de me couronner de fleurs. »

27 Ovide, *Les Amours*, II, V, v.37.

Au jour sacré de la Roialle entrée,
 Que la Princesse en drap d'or acoustrée
 Brave apparaisse, & la Bourgeoise face
 Tous les amours nicher dedans sa face.
 Que du plus haut des fenestres on rue
 Les lis, les fleurs, les roses en la rue
 De çà & là : que le peuple ne voie
 Sinon pleuvoir des odeurs par la voie²⁸.

Le but de ce passage est la célébration de la gloire du roi Henri II qui va entrer à Paris. La chute abondante de fleurs domine l'ensemble de la scène, et les rues couvertes de fleurs pour accueillir le roi rappellent les vêtements et les branches d'arbres répandus sur le chemin devant Jésus-Christ et les palmes que les gens prirent pour fêter son entrée à Jérusalem²⁹. L'abondance de vêtements et de branches jetés sur le chemin pour l'entrée glorieuse de Jésus-Christ est remplacée ici par les fleurs abondamment lancées pour fêter et commémorer l'entrée historique d'un roi. C'est une description digne d'un roi, comme le titre l'indique, « treschrestien », et elle n'a naturellement rien de païen.

Une chute de fleurs se produit par ailleurs dans un sonnet où Ronsard décrit une jeune fille. Le « Je » trouve parmi un grand nombre de damoiselles sa « Nymphé », dont les yeux sont plus beaux que les astres et la beauté dépasse celle des autres. Ses « graces immortelles », sa « Gaillardize » et ses « frères jemeaux » ne cessent pas de charmer le poète. Le ciel ravi de son chant en vient à faire tomber sur elle, à la place de la pluie, des fleurs, de telle manière qu'elle se retrouve au centre de cette pluie de fleurs.

28 T.1, p.20, *Avantentrée du roi treschrestien à Paris*, v.65-72. Les deux éditions annotent le mot « Princesse » : édition Laumonier, t.1, p.20, note 2 : « D'après le contexte, « la Princesse » ne désigne pas ici Catherine de Médicis, [...]. Ce singulier est mis pour les Princesses, de même que « la Bourgeoise » désigne les Parisiennes ». Édition de la Pléiade, I, p.990, note 3 : « Les princesses et les bourgeoises de Paris ».

29 L'entrée royale de Jésus-Christ à Jérusalem : « La plupart des gens de la foule étendirent leurs vêtements sur le chemin ; d'autres coupèrent des branches d'arbres, et en jonchèrent la route. » (Matthieu 21) ; « Beaucoup de gens étendirent leurs vêtements sur le chemin, et d'autres des branches qu'ils coupèrent dans les champs » (Marc 11) ; « Quand il fut en marche, les gens étendirent leurs vêtements sur le chemin » (Luc 19) ; « Le lendemain, une foule nombreuse de gens venus à la fête ayant entendu dire que Jésus se rendait à Jérusalem, prirent des branches de palmiers, et allèrent au-devant de lui, en criant : Hosanna ! » (Jean 12). Traductions empruntées à *La Saint Bible*, l'ancien et le nouveau testament traduits sur les textes originaux hébreu et grec par Louis Segond, nouvelle édition revue avec parallèles, Paris, 1962.

Je vy ma Nymphé entre cent damoyselles,
 Comme un Croysant par les menuz flambeaulx,
 Et de ses yeulx plus que les astres beaulx
 Faire obscurcir la beaulté des plus bells.
 Dedans son sein les graces immortelles,
 La Gaillardize, & les freres jemeaux,
 Alloient vollant comme petitz oyseaux
 Par my le verd des branches plus nouvelles.
 Le ciel ravy, que son chant esmouvoyt,
 Roses, & liz, & girlandes pleuvoyt
 Tout au rond d'elle au meillieu de la place :
 Si qu'en despit de l'hyver froydureux,
 Par la vertu de ses yeulx amoureux,
 Un beau printemps s'esclouit de sa face.³⁰

Les deux éditions consultées renvoient à la chanson (canzone) CXXVI de Pétrarque³¹. Elle est composée de cinq strophes et trois lignes placées en exergue à la pièce elle-même, et c'est la quatrième strophe qui donne l'image de la pluie de fleurs. Les fleurs détachées de leur branche tombent sans bruit, doucement, sur la maîtresse du poète déjà à moitié couverte de fleurs³². Ce passage est aussi, comme chez Ronsard, dominé par l'abondance et la chute des fleurs. C'est une image assez proche de celle de Ronsard, et pourtant la description de Pétrarque n'indique pas de noms de fleurs, tels que la rose ou le lis.

D'autre part, l'édition de la Pléiade, dans sa note, recommande de faire la comparaison entre ce sonnet, *Je vy ma Nymphé entre cent damoyselles*, et le sonnet *Dedans*

30 T.4, p.87, sonnet LXXXVII. Ibid., note 4 sur le mot « girlandes » : « Chapeus de fleurs. Mot italien (Muret) ».

31 T.5, p.87, note 5 : « Cf. Pétrarque, canz. *Chiare, fresche*, st. IV ». Édition de la Pléiade, I, p.82, note 2 : « Voir un tableau semblable dans Pétrarque, CXXVI ».

32 Pétrarque, *Canzoniere*, CXXVI, quatrième strophe : *Da' be' rami scendea / (dolce ne la memoria) / una pioggia di fior' sovra 'l suo grembo; / et ella si sedea / humile in tanta gloria, / coverta già de l'amoroso nembo* (Des beaux rameaux descendait, douce à mon souvenir, une pluie de fleurs sur son sein ; et elle, déjà couverte par l'amoureuse averse, elle siégeait modeste au milieu d'une telle gloire). Pétrarque, *Canzoniere*, préface et notes de J-M. Gardier, traduction du comte Ferdinand L. de Gramont, collection poésie Gallimard, 1983.

*des Prez je vis une Dryade*³³. La comparaison a toutefois pour seul but de constater qu'ils ont chacun emprunté à Pétrarque mais que le premier ne suit pas, comme le second, le motif du *solo e pensoso*, bien que tous deux contiennent le jeu de mots sur « Pré ». Dans *Dedans des Prez je vis une Dryade*, les deux premiers vers des éditions de 1552³⁴ et 1584³⁵ ont leur source dans le sonnet CLX de Pétrarque³⁶. Mais ce n'est pas l'image de la chute de fleurs qui domine *Dedans des Prez je vis une Dryade*.

Dans la pièce suivante, les fleurs sont évoquées pour fêter la convalescence de Du Bellay, collègue et ami intime de Ronsard, qui demande à Louis Mégret de chanter le bonheur du rétablissement de leur ami.

Sus Mégret, qu'on chante, qu'on sonne
 Cest heur que la santé lui donne,
 Qu'on chasse ennuis, soucis, & pleurs,
 Qu'on seme la place de roses,
 D'oeillés, de lis, de toutes fleurs
 Qui se montrants au ciel descloses
 Le font mirer en leurs couleurs.³⁷

« La place » est l'autel que le poète demande de dresser pour faire des offrandes aux dieux, au début de la pièce³⁸, mais cela n'ajoute pas nécessairement au passage une touche païenne, parce que les mots-clefs tels que le miel, le lait, le sang et d'autres y manquent. La description ressemble plutôt à celle de l'entrée du roi Henri II dans la ville de Paris, où l'image de la chute de fleurs est dominante. L'un des renvois, *sparger rosas*, est une parole de célébration dite pendant le banquet qui

33 Édition de la Pléiade, I, p.82, note 2 : « On le comparera au sonnet LXI (p.55), où l'apparition est solitaire ». « Le sonnet LXI (p.55) » correspond au sonnet LI du tome 4, p.53 de l'édition Laumonier.

34 « Dedans des Prez je vis une Dryade, / Qui comme fleur s'assisoyt par les fleurs »

35 « Dedans un pré je veis une Naiade, / Qui comme fleur marchoit dessus les fleurs »

36 Pétrarque, *Canzoniere*, CLX, v.9-11 : *Qual miracolo è quel, quando tra l'erba / quasi un fior siede, over quand'ella preme / col suo candido seno un verde cespo!* (Quel spectacle merveilleux, quand parmi l'herbe, comme une fleur, elle s'assoit, ou quand elle presse de son sein candide un vert buisson !).

37 T.2, p.42, v.22-28, *De la convalescence d'un sien ami*. Ibid., note 2 : « Cf. Horace, *Carm.* III, XIX, 20-22 ». Édition de la Pléiade, I, p.765, note 3 : « *Pellite curas* (Horace, *Odes*, I, VII, v.31) ; *Sparge rosas* (*ibid.*, III, XIX, v.22) ».

38 T.2, p.40, v.4 : « Sus, qu'on face un autel de terre ».

fête l'entrée de Muréna³⁹ au collège des augures⁴⁰. La raison pour laquelle la rose et le lis apparaissent ensemble n'est pas claire, mais une grande quantité de fleurs semée exprime le bonheur et les remerciements⁴¹.

2-2 Célébrer une naissance

Les fleurs abondantes des exemples déjà étudiés ont encore d'autres façons d'apparaître lors de la célébration d'un événement heureux, par exemple la naissance d'un enfant royal et la prédiction d'un futur heureux et prospère.

À la naissance de François de Valois, dauphin de France, futur François II, Ron-sard écrivit une pièce dans laquelle il appelait une des Muses, Calliope, qui s'occupe principalement de la poésie épique, celle des guerres et des batailles. C'est le poète qui chante les honneurs et les exploits du grand-père, François I^{er}, et du père, Henri II, qui ont déjà accumulé des succès suffisants pour être chantés, mais pour le nouveau-né, qui n'a naturellement ni exploit ni succès ni honneur, il appelle la Muse et lui demande de semer sur son berceau le lis et la rose en plus de l'olivier et du laurier.

Je chante les divins honneurs
Du grand pere, & du pere ensemble :
Tandis Muse, sur son berseau
Seme le lis, seme la rose,
Et l'olivier, & le laurier,
L'honneur des vainqueurs es batailles.⁴²

L'olivier et le laurier sont les plantes qui symbolisent la victoire et la gloire militaires. Qu'est-ce que signifient alors le lis et la rose ? Il serait difficile de voir une trace de rite païen dans la scène de célébration de l'enfant royal. La rose, consacrée à la déesse de l'amour Vénus, peut être interprétée comme le souhait d'un bon

39 Horace, *Odes et Épodes*, Les belles lettres, p.131, note 1 : « on ne peut affirmer que ce Muréna soit A.Licinius Murena, beau-frère de Mécène ».

40 L'autre renvoi, *pellite curas*, est une partie du vers *nunc vino pellite curas*, moins important pour notre étude.

41 Les roses et les lis apparaissent souvent, comme l'a indiqué Laumonier, avec le verbe « semer » et en même temps que les œillets.

42 T.2, p.30, v.19-24, *Sur la naissance de François de Valois dauphin de France à la Muse Calliope* Liv. III, Ode sans rime XI. Sur les pièces écrites sur le même événement, voir l'édition de Laumonier, t.2, p.29, note 1.

mariage à tous égards et le lis, présent dans les armoiries du dauphin François et dans celles du roi de France, peut lui aussi signifier l'invocation à la prospérité du futur roi et du pays sur lequel il doit régner. Les deux fleurs, en dépit de leurs significations particulières, ne cessent pas de suggérer le souhait ou la prière pour la prospérité. Ce n'est pas le ciel ni les gens qui font pleuvoir les fleurs, c'est une déesse qui les sème.

À la naissance de Charles IX, ce sont les Parques qui jettent le lis et les roses, ainsi que les œillets et le safran. La pièce assez longue de la *Bergerie dédiée à la Majesté de la Royne d'Escosse* est une sorte de mascarade-pastorale⁴³ dont les personnages sont tous des proches de la famille royale et jouent le rôle de berger ou de bergère. Ils commencent, suivant la règle de ce genre poétique, un concours de chant où ils chantent tour à tour. Ils présentent d'abord leur prix pour le meilleur chanteur. Orléantin, le prince Henri, alors duc d'Orléans, futur roi Henri III, offre « un cerf apprivoisé » ; l'enjeu d'Angelot, le prince François, alors duc d'Anjou, est son « grand Bouc », celui de Navarrin, le prince Henri de Navarre, « un vaisseau⁴⁴ fait au tour », celui de Guisin, Henri de Guise, « une houlette » et Margot, la princesse Marguerite de Valois, future reine de Navarre, offre « un Merle qu'à la glus en ces forests je pris ». Ils continuent le concours après la présentation des enjeux et commencent à chanter leur sujet principal : Orléantin, commençant par des plaintes sur le temps d'avant le règne de Charles IX, fait l'éloge du roi et de Catherine de Médicis, et Angelot à son tour chante le souvenir d'Henri II. Navarrin évoque le souvenir de l'Âge d'or, puis exprime des plaintes sur les ennuis du temps et son espoir que Charles IX inaugure une nouvelle époque heureuse. Guisin, qui a gagé une houlette, admire le grand pasteur Carlin, Charles IX, pour qui « le peuple joyeux en chantant semera les grands chemins de fleurs » là où il passera⁴⁵. Cette action rappelle la chute de fleurs dans les exemples déjà étudiés.

Guisin, pour montrer que c'est le destin qui a choisi Carlin comme roi, chante les Parques venues pour fêter sa naissance.

On dit quand tu naquis, que les Parques fatalles
Ayants fuseaux egaulx & quenoilles egalles,

43 T.13, p.75, note 1 : « C'est une sorte de mascarade-pastorale ou d'églogue-ballet ».

44 Récipient pour les liquides : vase, gobelet.

45 T.13, p.106, *Bergerie dédiée à la Majesté de la Royne d'Escosse*, v.613-614 : « Et le peuple joyeux en chantant semera / Les grands chemins de fleurs où ton pié passera ».

[...]

Jettant sur ton berceau à pleines mains descloses
Des oeillets & du liz, du safran & des roses,
Commencerent ainsi : ⁴⁶

Les Parques jettent sur le berceau du roi « à pleines mains descloses des oeillets & du liz, du safran & des roses ». Elles, qui destinent une fortune variée à chacun selon sa nature, même si elles ont toujours les mêmes outils (fuseau et quenouille), prédisent⁴⁷ que l'enfant deviendra un grand roi et que son règne connaîtra une paix nonpareille, malgré des guerres violentes au début. Les fleurs qui parsèment le chemin du roi et celles qu'on a jetées sur le berceau du nouveau-né sont de bon augure au début de l'apparition des Parques.

Ronsard fait répandre aux déesses des fleurs sur un berceau quand il évoque la naissance du seigneur Jean Louys de Nogareth, duc d'Esparnon. À la naissance de cet homme d'armes⁴⁸, les Parques, accompagnées de la Fortune et de la Vertu, viennent lui prédire un futur glorieux, après quoi la Vertu le remplit « des biens dont elle est pleine » et la Fortune promet qu'elle lui sera constante. Les déesses laissent « des Roses et des Lis » sur son berceau avant de retourner au ciel.

A tant sur ton berceau ces Déesses meslerent
Des Roses & des Lis, puis au ciel s'en allèrent.⁴⁹

La célébration du nouveau-né et la prédiction de son brillant avenir sont accompa

46 T.13, p.107, *Bergerie dédiée à la Majesté de la Royné d'Escosse*, v.619-625. L'édition de la Pléiade ne contient pas de note sur la fonction symbolique de l'occurrence conjointe du lis et de la rose.

47 Sur la prédiction des Parques, voir t.13, p.107, note 2 : « Pour cette prédiction des Parques, R. s'est inspiré (parfois jusqu'à la paraphrase) du généthliaque chanté par Virgile pour le fils de Pollion, *Buc.*, IV, en y insérant quelques détails dus à Navagero, qui avait fait aussi prédire par les Parques l'avenir glorieux d'un nouveau-né (pièce qui commence par : *Vos mihi nunc magnos partus...*) ».

48 Il était colonel dans l'Infanterie de France.

49 T.18, p.153, v.73-74. T.18, p.150, note 1 : « Source d'inspiration : Naugerius (Navagero), prédiction des Parques, dans le généthliaque : *Vos mihi nunc magnos ...* [P.L.] – CF. t.VIII, p.48, 55, 69,74, 77 ; XIII, p.107, et les notes. Voir ci-après, un poème du *Bocage royal* adressé à Henri III et publié en 1587, qui porte lui aussi le titre : *Les Parques*, et qui s'inspire du même généthliaques ». Édition de la Pléiade, II, p.763, note sur le titre : « L'idée de ce poème vient d'une pièce célèbre d'Andrea Navagero, *Fatidicae Parcae seu Genthliacon*, que Ronsard a déjà imitée (ainsi *Les Odes*, III, III, fin, t.1, p.738 ; ici, la « *Bergerie* », v.630 et suiv., p.159) ».

gnées, comme dans les autres exemples étudiés, par une chute de fleurs.

À propos des passages où la prédiction des Parques est faite, les deux œuvres complètes consultées font remarquer l'influence du quatrième chant des *Bucoliques* de Virgile. C'est un poème un peu étrange qui chante le retour de l'Âge d'or après la naissance d'un enfant, qui n'est toujours pas identifié aujourd'hui. Virgile dit que la nouvelle ère commence au consulat de Pollion⁵⁰, et à la venue de l'enfant, les Parques commandent à leurs fuseaux de filer des siècles pareils à l'Âge d'or.

Il est certain que Ronsard y a puisé son inspiration pour décrire la visite des Parques et des déesses au nouveau-né, leur prédiction d'un futur glorieux et de l'arrivée d'un siècle heureux ainsi que, entre autres détails, le berceau rempli de fleurs. L'image du berceau rempli de fleurs était déjà présente chez Virgile, bien que ce ne soient ni les Parques ni les déesses qui y remplissent le berceau de l'enfant. C'est spontanément qu'il foisonne d'une séduisante floraison⁵¹. Mais, malheureusement, il n'y a ni roses ni lis. Sur ce point, il faut consulter Navagero, cité tant de fois par les deux œuvres complètes.

La pièce *Vos mihi nunc magnos partus ...* est la XLIV^e du chant dit *Genethliacon pueri nobilis*⁵². Elle commence par la demande aux Muses de raconter la naissance d'un enfant⁵³. Dans la maison où l'enfant est né, des déesses et des nymphes se sont rassemblées pour fêter cet événement heureux. Elles font le berceau de branches fines de troène⁵⁴. Des nymphes apportent des violettes, des roses rouges, des guirlandes de narcisses pourpres et de chrysanthèmes de couleur d'or, et elles les jettent ensuite partout dans la maison, qui sera embaumée de l'odeur des fleurs. Ensuite, les Parques arrivent, font pour le nouveau-né la prophétie d'un futur glorieux et retournent au ciel.

Un nouveau-né, la venue des Parques et la prédiction d'un avenir rempli de gloire, ces caractéristiques du récit sont les mêmes, mais ni les Parques ni les Muses ne sèment des fleurs sur le berceau de l'enfant.

Quand Ronsard chante le jour natal de Cassandre, sa maîtresse, comme dans

50 Asinius Pollion, en latin Asinius Pollio (76 av. J.-C. - 4 ap. J.-C.), exerce le consulat en 40 av. J.-C.

51 Virgile, *Bucoliques*, IV, v.23 : *ipsa tibi blandos fundent cunabula flores*.

52 *La naissance d'un enfant noble*.

53 Andrea Navagero, *Genethliacon*, XLIV, début : *Vos mihi nunc magnospartus ortusque beatos / Felicis pueri, [...], Dicite, Pierides*.

54 Andrea Navagero, *Genethliacon*, XLIV, v.16 : *Et parvas tenui cunas stravere ligustro*.

l'ode *Du jour natal de Cassandre*, ce n'est pas sa naissance même qu'il décrit : il célèbre plutôt son anniversaire⁵⁵. Le ciel, ravi de la beauté de Cassandre, et « les divins flambeaux » lui font de beaux cadeaux qui finalement, par son intermédiaire, exercent une influence salutaire sur le poète. Celui-ci demande à un page de semer des fleurs dans la maison.

Sème par la maison

Tout le trésor dés prez & de la pleine,

Le lis, la rose, & cela dont est pleine

La nouvelle saison : ⁵⁶

L'édition Laumonier et celle de la Pléiade signalent, sans doute à cause de la strophe précédente⁵⁷, l'influence d'un passage d'Horace qui décrit un banquet organisé pour fêter l'entrée de Muréna⁵⁸ au collège des augures⁵⁹. L'auteur, ennuyé par un érudit assis à ses côtés, donne des ordres à l'échanson, réclame de la musique et une pluie de roses⁶⁰. La strophe précédente provient certainement d'Horace, mais est-il pertinent de lier cette description d'une naissance à un cri de réclamation poussé lors d'un banquet, même si les deux évoquent une action identique ? C'est possible parce que c'est également une scène de célébration qu'a décrite Horace. Par ailleurs, l'acte de semer les fleurs non dans le berceau, mais dans la maison, que montre le passage de Ronsard, rappelle celui de Navagero où les nymphes sèment des fleurs dans toutes les pièces de la maison, même si l'objet de la célébration est différent.

Ronsard évoque parfois l'idée du lit ou du berceau de fleurs. Le berceau de fleurs est une belle image propre à la beauté née au printemps. Elle apparaît dans l'histoire de la dame à qui tous les dieux donnent, à qui mieux mieux, des vertus.

55 T.2, p.117-119, *Du jour natal de Cassandre*.

56 T.2, p.119, v.25-28.

57 T.2, p.119, v.21-24 : « Sus page vivement / Donne ma lire affin que sur sa corde / D'un pouce doux / Je marie & accorde / Ce beau jour saintement. » ; Horace, *Odes et Épodes*, III, XIX, v.18-20 : *Cur Bercynthiae / cessant flamina tibiae ? / cur pendet tacita fistula cum lyra ?* (Pourquoi se taisent les souffles de la flûte bérécyntienne ? pourquoi la syrinx est-elle pendue auprès de la lyre muette ?).

58 Horace, *Odes et Épodes*, p.131, note 1 : « on ne peut affirmer que ce Muréna soit A.Licinius Murena, beau-frère de Mécène ».

59 T.2, p.119, note 1 : « Ces deux strophes rappellent Horace, *Carm.* III, XIX, 20-22 (cf. ci-dessus Odes, III, IV, 25 et suiv.) » ; édition de la Pléiade, I, p.956, note 2 : « Voir Horace, *Odes*, III, XIX, v.20-22 ».

60 Horace, *Odes et Épodes*, III, XIX, v.20-22 : *Spargere rosas*.

Voicy le mois d'Avril, où nasquit la merveille,
 Qui fait en terre foy de la beauté des cieux,
 Le mirouer de vertu, le Soleil de mes yeux,
 Qui vit comme un Phenix au monde sans pareille.
 Les Cèllets & les Liz & la Rose vermeille
 Servirent de berceau : la Nature & les Dieux
 La regarderent naistre en ce mois gracieux :
 Puis Amour la nourrit des douceurs d'une Abeille.⁶¹

Ce n'est pas le berceau dans lequel les déesses jettent des fleurs, mais celui que préparent les déesses dans le passage de Navagero⁶², ou celui qui foisonne spontanément chez Virgile⁶³. Le berceau de fleurs indique également une célébration, bien que les fleurs ne tombent pas.

Voici un autre exemple de berceau de fleurs. L'ode « parue pour la première fois en tête de *La Continuation de l'Iliade d'Homere par Amadis Jamin* »⁶⁴ fait de ce dernier l'égal d'Homère, qui a dû naître sur le Parnasse s'il était bien un homme né sur la terre.

Ou si la terre vous conceut,
 Fut sur Parnasse, qui receut
 La part au giron de ses Muses :
 Alettant des liqueurs infuses
 Du nectar, voz membres petis
 Entre les Roses & les Lis.⁶⁵

Les Muses élèvent Homère nouveau-né en versant des liqueurs de nectar dans le berceau de roses et de lis. C'est le berceau qui lui promet de devenir un grand poète sans pareil.

61 T.17, p.220, v.1-8, *Sonnets pour Hélène*, Sonnet XXIX. Pas de commentaire concernant le berceau de fleurs ni dans l'édition Laumonier ni dans l'édition de la Pléiade.

62 Navagero, *Lusus*, XLIV, v.16 : *Et parvas tenui cunas stravere ligustro*.

63 Virgile, *Énée*, IV, v.23 : *ipsa tibi blandos fundent cunabula flores*.

64 T.17, p.420, note 1.

65 T.17, p.421, *Ode, par Monsieur de Ronsard*, v.25-30. L'édition Laumonier donne une note sur le mot « Le Part » qui signifie, selon elle, « Un être enfanté, du latin *partus* ». « Les Roses & les Lis » ne font l'objet d'aucun commentaire dans les deux œuvres complètes consultées.

À la fin, Ronsard chante une grande promenade faite à Arcueil avec ses amis en juillet 1549. Les fleurs qui tombent et le lit fait de roses apparaissent dans la description de la préparation du déjeuner. La fumée du feu qui grille de la viande monte au ciel, les tables sont dressées, tout excite l'appétit de la compagnie.

Dessus nous pleuve une nuë
 D'eau menuë
 Pleine de liz & de fleurs,
 Qu'un lict de roses on face
 Par la place,
 Bigarré de cent couleurs.⁶⁶

Sur les convives tombent la fumée et les cendres volantes que le poète assimile aux fleurs, comme si elles tombaient du ciel pour fêter la bande dont certains membres immortaliseront leur nom. Le « lict de roses » rappelle certainement, comme l'indique la note de Laumonier, le festin des Romains, mais il serait pertinent de citer à la fois les passages de Virgile⁶⁷ et Navagero⁶⁸.

2-2 Célébrer un mariage

Le mariage est aussi un événement heureux. Un des épithalames que Ronsard a laissés décrit un lit nuptial couvert de fleurs versées par les Grâces. L'épithalame, écrit en septembre 1581 pour le mariage du duc de Joyeuse, fait un résumé de sa vie depuis sa naissance, où la Parque a fait en sorte de lui accorder une vie heureuse⁶⁹. Mais à ce moment-là le berceau du nouveau-né n'a pas été orné de fleurs. Il faut attendre jusqu'à son mariage pour voir le lit faire l'objet d'une célébration par les fleurs.

66 T.3, p.210, v.499-504, voir *ibid.* note 2 : « Comme dans les festins des Romains de la décadence » ; l'édition de la Pléiade est sans note sur ce point.

67 Virgile, *Énée*, IV, v.23 : *ipsa tibi blandos fundent cunabula flores.*

68 Navagero, *Lusus*, XLIV, v.16 : *Et parvas tenui cunas stravere ligustro.*

69 T18, p.117, v.7-10 : « Le jour que tu naquias, d'artifice subtil / La Parque te trame les replis d'un beau fil / Et t'en fit un présent, de ton bien désireuse / Pour voir passer ta vie en toute chose heureuse ». Il est possible d'y voir l'influence de Virgile et de Navagero, comme dans les autres passages, et toutefois aucune remarque n'est faite.

Je voy desja le soir des amans attendu,
 Je voy desja le lict par les Graces tendu,
 Qui dansent à l'entour, & versent à mains pleines
 Myrtes, Roses & Lis, Œillets & Marjolaines.⁷⁰

L'occurrence conjointe de la rose et du lis a lieu ici non par hasard mais de façon concertée. Les fleurs que le poète a évoquées pour célébrer le mariage du duc de Joyeuse jouent un rôle précis dans la description du lit nuptial. Dans ce cas, la signification de chaque fleur est ainsi claire et explicable. Les myrtes et les roses sont naturels dans cette situation parce que ce sont les fleurs consacrées à Vénus. La marjolaine est la plante que Ronsard associe à l'amour dans certaines pièces, bien qu'il la rejette dans d'autres à cause de son effet anaphrodisiaque⁷¹. L'œillet symbolise depuis le Moyen-âge l'engagement et la fidélité conjugale, et le lis est un symbole de perfection et de pureté. Il faut aussi noter que la chute de fleurs (fleurs versées) apparaît comme une expression de célébration.

Dans ses œuvres, Ronsard célèbre des événements divers. Ce qui est évident et notable à chaque fois, c'est la chute de fleurs. La rose et le lis, il serait permis d'y ajouter l'œillet, sont ses fleurs préférées. Tantôt elles tombent du ciel, souvent à la manière d'une pluie, tantôt elles sont jetées par l'homme, les déesses, les Muses et les nymphes. D'où est venue l'idée de la chute abondante de fleurs ?

3. Deuil

L'offrande des fleurs à la divinité, comme dans la pièce *À la fontaine Bèlerie*, est considérée comme associée au rite païen à cause de quelques mots-clefs, mais les fleurs consacrées au tombeau ou au défunt, comme dans *l'Épitafe de Michel Marulle*, n'évoquent pas du tout la coutume des païens.

70 T.18, p.118, v. 35-38. Le titre est assez long : *Les élégies de Pierre de Ronsard, à tres-vertueux seigneur, Anne de Joyeuse, Admiral de France. Épithalame de monseigneur de Joyeuse, Admiral de France*. T.18, p.116, note 1 : « Écrit en septembre 1581 à l'occasion du mariage du duc de Joyeuse. [P.L.] ». Édition de la Pléiade, II, p.298, note 2 : « Tandis que la rose et les myrtes sont consacrés à Vénus, la marjolaine est associée aux sérénades nocturnes données par les amants. »

71 T.18, p.55, v.45-48 : « Vien viste, enlasse moy le flanc / Non de Thym ny de Marjolaine, / Mais bien d'Armoise & de Vervaine, / Pour mieux me rafraischir le sang » ; voir *ibid.*, note 2 : « ici Ronsard rejette ces plantes à cause de leur douceur, tandis que d'habitude il les associe à l'amour ».

Chere ame, pour les belles choses
 Que dans ton livre j'ay compris,
 Pren ces ouillets de petit pris,
 Ces beaux liz, & ces belles roses.⁷²

La raison pour laquelle ces trois sortes de fleurs ont été choisies n'est pas claire. Il est toutefois possible de supposer que la rose, fleur sacrée de Vénus, est le symbole de la poésie lyrique des *Epigrammata*. Le remplacement de l'œillet par le laurier, symbole d'une poésie plus grave, dans les éditions de 1584-87, confirme cette supposition⁷³. Le contraste entre « rose lyrique » et « laurier épique » y est prédominant, mais avant tout, les fleurs sont ici une consolation pour l'âme du défunt, ou un hommage à un poète auquel Ronsard doit beaucoup. Il n'y a pas de chute de fleurs, ni de jet de fleurs, mais une simple offrande au défunt. Ce sont des fleurs funèbres.

Dans l'épithaphe à Louyse de Maillay, le poète souhaite que sa tombe soit ornée par des roses et des lis tombant du ciel. La chute des fleurs rappelle la scène déjà vue dans *l'Avantentrée du roi treschrestien à Paris* et dans le sonnet dont l'incipit est « Je vy ma Nympe entre cent damoyselles ».

Les roses & les lis puissent tomber du ciel
 A jamais sur ce marbre : & les mouches à miel
 Puissent à tout jamais y faire leur menage,
 Et le laurier sacré à jamais face ombrage
 Aux Manes de ce corps desous ce marbre enclos,
 Et la tombe à jamais soit legere à ses os.⁷⁴

Il n'y a pas d'ambiance païenne apparente, à la différence de *l'Épithaphe de Jan Martin* et des autres pièces où les fleurs consacrées au tombeau sont liées au rite païen.

72 T.6, p.29, v.37- 40, *Épithaphe de Michel Marulle*. L'édition de la Pléiade ne donne pas de note sur ce passage.

73 T.6, p.29, note 4 : « Ronsard a beaucoup imité Marulle de 1552 à 1556, aussi bien ses « graves vers » que ses « doux fredons » ». Éditions de 1584-87 : « Chere ame, pour les belles choses / Que j'apprens en lisant tes vers, / Pren pour present ces lauriers verts, / Ces frais lis & ces fraiches roses. »

74 T.10, p.144, IV, v.1-6, *Épithaphe de Louyse de Maillay Abesse de Caom*. Ce passage n'est commenté ni dans l'édition Laumonier ni dans l'édition de la Pléiade. Ronsard écrivit une autre épithaphe pour Louyse de Mailly, abbesse de Caen, voir t.8, p.229.

Avant tout, étant donné que cette épitaphe a été écrite pour une abbesse, il ne serait pas convenable pour l'auteur d'y introduire, ni pour les lecteurs d'y sentir, l'ambiance du rite païen et le rapport entre la rose et la déesse de l'amour. Ce sont également des fleurs funèbres pour la consolation de l'âme de l'abbesse.

Un autre exemple de l'occurrence conjointe est donné de même par une épitaphe, écrite pour la tombe d'André Blondet⁷⁵ et intitulée « Pour luy mesme ».

Bonté, vertu, bonneur, & courtoisie,
 Dans ce tombeau ont leur place choisie,
 Avecq Blondet, lequel repose icy :
 Verse, passant, à toutes mains decloses,
 Force⁷⁶ beaus lis & force belles roses,
 Et prie à Dieu qu'il luy face mercy.⁷⁷

Ronsard prie le passant de verser des fleurs à pleines mains sur la tombe de Blondet. Il faut d'abord constater que le déroulement du poème est très proche de celui de l'*Épitaphe de Jan Martin* où un « chemineur » est aussi prié de verser des fleurs sur le tombeau. Aucun mot n'évoque le rite païen, mais l'édition Laumonier indique le rapport avec un passage de Virgile⁷⁸.

Dans l'*Énéide*, Anchise apprend à son fils Énée, descendu aux enfers avec la sibylle, quels rôles joueront les ombres dans l'histoire de la nation qu'il va construire quand elles seront nées de nouveau comme ses descendants. Le premier Marcellus dont Anchise fait mention est un héros qui battra les Gaulois à Clastidium en 222 et le second Marcellus, à côté du premier, qui attire l'attention d'Énée, sera le successeur potentiel d'Auguste. Il se mariera avec Julia, fille d'Auguste, mais il

75 Sur ce personnage, voir l'édition Laumonier t.10, p.308, note 4.

76 Le mot « force » est un adverbe de quantité qui a le sens de « beaucoup (de) ».

77 T.10, p.314, *Pour luy mesme*, v.1-6. Ibid. note 1 : « Souvenir de Virgile, *En.*, VI, 883 : Manibus date lilia plenis » ; l'édition de la Pléiade est sans note.

78 Virgile, *Énéide.*, VI, 883 : *Sic pater Anchises, atque haec mirantibus addit: « [...] heu, miserande puer, si qua fata aspera rumpas, / tu Marcellus eris. manibus date lilia plenis / purpureos spargam flores animamque nepotis / his saltem accumulem donis, et fungar inani / munere. »* (Alors le vénérable Anchise, parmi ses larmes soudain jaillies, commença : [...] Hélas, malheureux enfant ! Ah ! si tu pouvais rompre la rigueur des destins ! Tu seras Marcellus. Donnez des lis à pleines mains, je veux épandre les fleurs pourprées, combler au moins de ces dons l'âme de mon petit-fils, lui rendre ces vains offices).

mourra en 23 av. J.-C. sans accéder au trône. C'est pour lui qu'Anchise demande à son fils d'offrir des lis à pleines mains, *manibus lilia plenis*, et Anchise lui-même veut répandre les fleurs pourprées, *purpureos flores*. En résumé, le vers *manibus lilia plenis* aurait inspiré l'expression « à toutes mains decloses » et son association avec la fleur de lis, et le vers *purpureos flores* aurait suscité l'image des « force belles roses ». Et pourtant, il est difficile de supposer que ces vers de Virgile puissent être considérés comme une source probable de l'action de verser des fleurs, entre autres le lis et la rose, sur un tombeau.

Les épitaphes qui font appel au passant et le prient de faire quelque chose, par exemple, de verser des fleurs, sont fréquentes chez Ronsard. *L'Épitaphe de Françoise de Viel-Pont, Abesse de Poissy*, ayant pour l'incipit « Amy passant, je te suply ... », est de ce type. Après l'apostrophe, le poète raconte brièvement mais de manière pertinente la vie pieuse et fructueuse de la défunte. Il fait appel au passant encore une fois à la fin de l'épitaphe, et lui demande de prier pour le repos paisible de l'âme de l'abbesse et de jeter « meint liz & meinte roze ».

Pry qu'à son corps legere soit la lame
 Et qu'en paisible & sommeilleux repos
 Puissent dormir ses cendres & ses os :
 Jette dessus meint liz & meinte roze,
 Car ci-dessoubz la fleur d'honneur repose.⁷⁹

Le poète prie le passant dans l'épitaphe d'André Blondet, et le « chemineur » dans l'épitaphe de Jan Martin, de jeter des roses, des lis et d'autres fleurs. C'est pour la consolation de l'âme des défunts, et la rose et le lis ne sont que des fleurs funèbres comme les autres.

L'Épitaphe de Françoise de Viel-Pont a, comme l'indique la note de l'édition Laumonier⁸⁰, une fin proche de celle de *l'Épitaphe de Marulle* déjà étudiée et de *l'Épitaphe de Loyse de Mailly abbesse de Caen*, qui se termine ainsi :

79 T.15, p.306, *Épitaphe de Françoise de Viel-Pont, Abesse de Poissy : fait en faveur de Simon Nicolas, Secretaire du Roy*, v.71-78. Édition de la Pléiade, II, 951.

80 T.15, p.306, note 3 : « Cette fin est à rapprocher de celle d'autres épitaphes, par ex. d'Albert joueur de luth, et de Marulle (t.VI, pp.24 et 27 et note) ; et toute la pièce est à comparer avec *l'Épitaphe de Loyse de Mailly abbesse de Caen* (t.VIII, p.229) ». Ronsard écrivit une autre épitaphe pour Louyse de Mailly, abbesse de Caen, voir t.10, p.143.

A fin que ta memoire en oubly ne soit mise,
 Et que de mieux en mieux les siecles avenir
 De tes belles vertus se puissent souvenir,
 Soit printemps, soit esté, soit yver, tousjours tombe
 Une pluie d'œilletz & de lys sur ta tombe
 Menu comme rosée, & nuict & jour du Ciel
 Y puisse choir la manne, & s'y faire le miel.⁸¹

Dans cette chute de fleurs, l'occurrence conjointe de la rose et du lis ne se fait pas, parce que la rose est remplacée par l'œillet. Les fleurs, soit tombant du ciel, soit jetées par un passant, servent à la consolation de l'âme de la défunte.

Le poète évoque la mort heureuse des gens de petite condition dans son élégie satirique contre un jeune secrétaire-trésorier de la Cour qui, selon lui, mérite d'être pendu à Montfaucon.

Il meurt ez bras de ses proches amis,
 On le regrette, & en pleurs il est mis
 Pres le tombeau de son pere où lon verse
 Roses & lis, & meinte fleur diverse
 De sur le corps du noble trespasé : ⁸²

Ici, les fleurs ne tombent pas du ciel : ce sont les amis du défunt qui versent les roses et les lis avec les autres fleurs. Ce passage aussi offre l'image de la chute de fleurs, même si ce sont des fleurs funèbres.

Malgré son titre, *Tombeau de Marguerite de France Duchesse de Savoye*, la pièce citée ci-dessous a pour sujet principal les exploits des règnes de François 1^{er} et de ses fils. Ronsard souhaite que le tombeau de « Charles qui fut pres de cinq ans mon maistre »⁸³ soit toujours orné de roses et de lis.

81 T.8, p.234, *Építaphe de Loyse de Mailly abbesse de Caen*, v.112-118.

82 T.15, p.127, *Élégie*, v.117-121. L'édition de la Pléiade, basée sur l'édition de 1584, ne contient pas ce passage parce que les vers 89-140 sont supprimés dans les éditions de 1578-87.

83 « Ce Charles » : le troisième fils de François 1^{er}, Charles II d'Orléans.

Les Roses & les Lis en tous temps puissent naistre
 Sur ce Charles qui fut pres de cinq ans mon maistre.⁸⁴

Les fleurs ne sont pas jetées par le passant, elles ne tombent pas non plus du ciel. On retrouve ici le vers de Virgile⁸⁵ cité au sujet du berceau fleuri spontanément. Ce sont quand même des fleurs funèbres.

Dans l'élegie composée en réponse aux odes que lui a adressées B. Del-Bel, poète italien, Ronsard fait mention des poètes du passé.

Dorment en paix les morts : je ne veux offenser
 Ceux qui ont ja passé ce qu'il nous faut passer.
 Sur leur tombe florisse & le Lis & la Roze.⁸⁶

La rose et le lis sont, ici aussi, des fleurs qui ornent les tombeaux des défunts, et l'injonction « Sur leur tombe florisse & le Lis & la Roze » rappelle, comme l'exemple précédent, le vers de Virgile.⁸⁷

Il est à noter que les manières d'orner le tombeau avec des fleurs sont les mêmes que dans les célébrations : les fleurs tombent ou sont jetées, semées, répandues ou versées.

Conclusion

Cet article a traité principalement des occurrences conjointes de la rose et du lis en classant les exemples recueillis en deux grandes catégories, la célébration et le deuil. Les analyses ont mis en évidence plusieurs modes d'apparition.

1. les roses et les lis tombent du ciel avec d'autres fleurs, le plus souvent pour une

84 T.17, p.71, v.153-155, *Le tombeau de Marguerite de France Duchesse de Savoye*. Sœur d'Henri II, elle mourut en 1574.

85 Virgile, *Bucoliques*, IV, v.23 : *ipsa tibi blandos fundent cunabula flores*.

86 T.18, p.254, Élegie XXXV, *Au sieur Barthelemi Del-Bene, gentil-homme florentin, Poète Italien excellent*,... v.39-41.

87 Virgile, *Bucoliques*, IV, v.23 : *ipsa tibi blandos fundent cunabula flores*.

célébration

2. les roses et les lis sont jetés, semés, répandues ou versés avec d'autres fleurs par l'homme ou par des déesses.
3. les roses et les lis foisonnent spontanément avec d'autres fleurs.

Les deux œuvres complètes consultées suggèrent des sources probables pour les deux derniers modes. Cependant, nous pensons que le passage suivant d'un épithalame de Stace, qui fait mention de fleurs tombant du ciel, peut être une source pour la chute de fleurs :

*[...] tibi Phoebus et Evan
Et de Maenalia volucer Tegeaticus umbra
Serta ferunt : nec blandus Amor, nec Gratia cessat
Amplexum niveos optatae conjugis artus
Floribus innumeris et olenti spargere nimbo.
Tu modo fronte rosas, violis modo lilia mixta
excipis et dominae niveis a vultibus obstas.*⁸⁸

Il reste encore une question au sujet de l'occurrence conjointe : pourquoi la rose et le lis sont-ils préférés aux autres fleurs ? Le contraste rouge-blanc est toujours vif et net, et Ovide a fait remarquer la beauté que produit le mélange de roses et de lis dans ses *Amours*⁸⁹. D'autre part, l'occurrence conjointe de la rose et du lis donne l'impression que ces deux fleurs représentent l'ensemble des fleurs. La rose est mis en valeur dans la description par Ovide de la scène où Proserpine, avant d'être enlevée, cueille des fleurs avec d'autres jeunes filles, mais elle est aussi occupée à

88 Stace, *Silvae*, I, 2, *Épithalame de Stella et de Violentilla*, v.17-23 : « C'est pour toi qu'Évan et Phébus, pour toi que le dieu du Tégée s'envolant loin des ombrages du Ménale, ont des guirlandes dans les mains. L'Amour et les Grâces ne négligent pas non plus de semer les fleurs sur l'épouse entre les bras de l'époux, et de couvrir d'un voile odorant la neige de son sein. Et quand pleuvent les roses, et quand les lis viennent à pleuvoir mêlés aux violettes, ton front reçoit le nuage, penché sur le front de ton épouse ». Stace, *Martial, Manilius, Lucilius junior, Rutilius, Gratius Faliscus, Némésianus et Calpurnius*, Collection des auteurs latins avec la traduction en français, publiés sous la direction de M. Nisard, J.J. Dubochet et compagnie, éditeurs, Paris, 1842, numérisé par Google.

89 Ovide, *Les Amours*, II, V, v.37 : *quale rosae fulgent inter sua lilia mixtae*.

amasser des lis⁹⁰.

Bibliographie

1. Creore, A.E., *A word-Index to the poetic works of Ronsard*, 2 vol., W.S. Maney and son LTD., Leeds England, 1972.
2. Horace, *Odes et épodes*, texte établi et traduit par F.Villeneuve, J.Hellegouarc'h, Les Belles Lettres, 1991.
3. Navagero, Andrea, *Lusus*, texte numérisé, <http://www.thelatinlibrary.com/navagero.html> ; White Trash Scriptorium Latin E-Books, <http://www.ipa.net/~magreyn/>
4. Martial, *Epigrammata*, en trois vol., texte établi et traduit par H.-J. Izaac, quatrième tirage, Les Belles Lettres, 2003.
5. Ovide, *Les Métamorphoses*, texte établi et traduit par Georges Lafaye, sixième tirage, 3 vol., Les Belles Lettres, 1980.
6. Ovide, *L'art d'aimer*, texte établi et traduit par Henri Bornecque, septième tirage, Les Belles Lettres, 1983.
7. Ovide, *Les Amours*, texte établi et traduit par Henri Bornecque, Les Belles Lettres, 1930.
8. Ovide, *Fastes*, texte établi, traduit et commenté par Robert Schilling, deuxième tirage, 2 vol., Les Belles Lettres, 2003.
9. Paul Laumonier, *Ronsard poète lyrique*, Slatkine Reprints, 1972, éd. princeps Hachette, 1932.
10. Pétrarque, *Canzoniere*, Poésie / Gallimard, 1983.
11. Ronsard, Pierre de, *Œuvres Complètes de Ronsard*, éd. Laumonier, S.T.F.M., Librairie NIZET, 1937-1990.
12. Ronsard, Pierre de, *Œuvres Complètes*, éd. de la Pléiade, Gallimard, 2 tomes, 1993-1994.
13. *Stace, Martial, Manilius, Lucilius junior, Rutilius, Gratius Faliscus, Némésianus et Calpurnius*, Collection des auteurs latins avec la traduction en français, publiés sous la direction de M. Nisard, J.J. Dubochet et compagnie, éditeurs,

90 Ovide, *Fastes*, IV, v.337-443 : *illa legit calthas, huic sunt violaria curae, / illa papavereas subsecat ungue comas; / has, hyacinthe, tenes; illas, amarante, moraris; / pars thyma, pars rhoean et meliloton amat; / plurima lecta rosa est, sunt et sine nomine flores: / ipsa crocos tenues liliaque alba legit* (Celle-ci choisit des soucis, celle-là s'intéresse aux touffes de violettes. Une autre coupe avec l'ongle les tiges de pavot. Les unes sont retenues par l'hyacinthe, les autres s'attardent à l'amarante. Certaines aiment le thym ; d'autres, le coquelicot et le mélilot. Les roses fournissent la part la plus grande de la cueillette qui comporte aussi des fleurs qui n'ont pas de nom. Perséphone ramasse de fins crocus et des lis blancs).

Paris, 1842, numérisé par Google.

14. Virgile, *Énéide (Aeneis)*, texte établi et traduit par Jacques Perret, troisième tirage, 3 vol., Les Belles Lettres, 1992.
15. Virgile, *Géorgiques*, texte établi et traduit par Paul Mazon, septième tirage, Les Belles Lettres, 1982.
16. Virgile, *Bucoliques*, texte établi et traduit par E. de Saint-Denis, quatrième tirage, Les Belles Lettres, 1983.